

## LA PLACE DE L'HUMOUR DANS LES RÉCITS DE VOYAGE DE NICOLAS BOUVIER

Kateřina Dvořáková  
Ecole supérieure d'économie à Prague

*dvorakk@isis.vse.cz*

**Résumé.** Le présent aticle traite du rôle que joue l'humour dans les récits de voyage variés de l'écrivain-voyageur suisse Nicolas Bouvier. Élément omniprésent dans ses textes, l'humour permet à l'auteur d'échapper à tout didactisme creux pour dire les leçons de la route, dans une prise de distance perpétuelle par rapport à soi-même.

**Mots clés.** Récits de voyage. Nicolas Bouvier. Rôle de l'humour. Peinture des scènes et des personnages.

**Abstract.** **The place of humor in Nicolas Bouvier's travel narratives.** This article discusses the role of humor in a choice of travel narratives of the Swiss travel writer Nicolas Bouvier. As ubiquitous element in his writings, humor allows the author, who takes a distant view of himself, to escape any hollow moral didacticism when describing the lessons of the road.

**Keywords.** Travel narratives. Nicolas Bouvier. Role of humor. Painting scenes and characters.

## 1. Introduction

Nous nous proposons d'étudier dans la présente contribution la place de l'humour dans les récits de l'écrivain-voyageur suisse Nicolas Bouvier. Omniprésent dans les textes de l'auteur, qu'ils se rapportent à une expérience positive ou douloureuse de la route, l'humour empêche toute lecture unilatérale, définitive du monde ; il soutient et transmet au lecteur la leçon du contact avec l'ailleurs et avec l'autre sans que cette dernière, lisible entre les lignes, soit chargée d'un didactisme creux. Élément caractéristique de l'écriture bouviéresque, l'humour laisse deviner une perpétuelle prise de distance vis-à-vis de soi-même comme vis-à-vis des situations vécues, comme si l'auteur n'arrêtait pas de se rappeler qu'"il ne faut pas être dupe ni de soi ni des autres". Le petit dieu de voyage que Victor Segalen décrivait plus tôt dans son *Equipée* pourrait servir de modèle au voyageur Bouvier : « Son visage est un ricanement rond, ridé et pommelé. Il n'inspire, à tout prendre, aucune piété reconnue » (Segalen, 1995 : 990). Nous puiserons dans le récit peut-être le plus connu de Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde* (UM dans les notes), relatant le grand voyage depuis Belgrade jusqu'au nord de l'Afghanistan, dans *Le Poisson-Scorpion* (PS), récit du séjour solitaire à Ceylan, dans *Chronique japonaise* (CJ), portrait du Japon historique et contemporain, et dans *Journal d'Aran et d'autres lieux* (JA), bref récit du séjour sur les îles irlandaises, en Corée et en Chine.

### 2.1. Une peinture laconique de scènes et de personnages

Chez Bouvier, l'humour, transposé de l'aventure de la route au cœur du texte, devient un véritable fil, qui soutient la totalité de l'expérience, comme plus loin celle de l'écriture. Il empêche toute lecture statique, ordonnée du monde. C'est l'humour qui permet de fixer l'émerveillement devant le monde comme l'acceptation de son caractère transitoire, mais aussi d'indiquer le sentiment, même si parfois amer, du caractère comique fondamental des choses. Bouvier rappelle dans *Le Temps stratégique* que cette attitude lui a été inspirée par Flaubert ayant appris à l'auteur que « l'écriture d'humeur et de primesaut, sans apprêt ni empois, pouvait rendre à la perfection l'amère cocasserie de l'existence » (1987 : 115).

Le fil des textes est soutenu par une légèreté de ton omniprésente qui porte l'empreinte d'un savoir-vivre et d'une capacité d'embrasser la scène dans un sourire laconique. Ainsi par exemple, en évoquant le système de privilèges qui régissait la répartition des sépultures dans le vieux cimetière de l'abbaye de Clon-mac-noïse, Bouvier ajoute à dessein l'image contrastive de la situation actuelle qui amplifie encore la teinte sarcastique du portrait des mœurs : « les 'nouveaux morts' sont enterrés dans un cimetière qui jouxte les limites de l'abbaye, sans aucune garantie céleste et dans des tombes au goût du jour, c'est-à-dire hideuses [...] ». La description des événements historiques donne également lieu à une formulation ironique, éloignée de l'écriture neutre de chroniqueur : « Lorsqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, Cromwell passe ici en quête de quelques pans de murs à faire dégringoler – c'est sa marotte – il n'y a plus grand-chose à détruire » (JA : 14-15). Par ailleurs, dans le pouvoir de communion qui émane du texte, dans les mots soigneusement choisis et dans les raccourcis pour exprimer le caractère d'une situation, des personnages, voire d'un peuple, mais aussi dans les clins d'œil qu'adresse Bouvier à son destinataire par les formules laconiques ou cocasses, on perçoit un grand respect de l'auteur pour son

interlocuteur intime, le lecteur. Bouvier prend soin de mettre le destinataire de son texte en position égale à la sienne. Ainsi, une brève formule suffit à commenter le passage du bouddhisme au confucianisme en Corée au XIV<sup>e</sup> siècle : « Retour à l'index levé du moraliste et au pragmatisme pot-au-feu » (*JA* : 123) ; les bonheurs des bains pris dans le hammam de Tabriz sont révélés par des raccourcis pareils : le voyageur en ressort « léger, lavé jusqu'à l'âme et fumant dans le froid comme un torchon mouillé » (*UM* : 138). Le lecteur devient un véritable témoin de l'expérience relatée, aucunement intimidé par l'aventure vécue.

C'est à travers l'humour qu'est parfois aussi illustré le décalage existant entre les attributs propres à l'espace culturel du moi et ceux de l'ailleurs. C'est le cas dans *Le Poisson-Scorpion*, lorsque l'étranger doit répondre à une question sur les pratiques de la magie noire ou blanche propres à son pays. Le narrateur arrive ainsi à développer la critique de la pauvreté de l'imaginaire occidental à coups de brefs sourires elliptiques, sans établir de comparaisons pesantes, dénonciatrices qui exprimeraient des conclusions intransigeantes :

J'étais à quia, j'ai bredouillé... « Chez nous, les souliers qu'on n'a pas payés craquent... Les sorcières volent en enfourchant des balais. » Ce qui leur a évidemment paru mince et, de plus, peu judicieux. [...] On est d'avis ici qu'en inventant la brouette ou le cabestan, nous avons perdu de la force psychique et qu'après la machine à vapeur il ne nous est plus rien resté. [...] Ici, les pieds du voleur auraient pourri dans ses sandales avant même qu'il ait tourné le coin (*PS* : 122).

C'est dans les rapprochements surprenants, dans la précision des remarques faisant deviner un sens d'observation aigu et que le sens de l'humour propre à l'auteur amène au premier plan, que le sens des choses et des événements apparaît de façon fulgurante. C'est paradoxalement par cette voie de décalage qu'est l'humour que le cœur des situations est revisité et rendu au lecteur avec la plus grande évidence. Ainsi, à propos du peuple Baloutch : « Pas follement épris de travail, ils se livrent volontiers à la contrebande sur les confins persans, et tirent des fusées vertes pour attirer les merveilleuses patrouilles du *Chagai Frontier Corps* pendant que les sacs changent de main sous l'œil de Dieu à l'autre bout de désert » (*UM* : 265). L'emploi de l'humour permet ici de s'écarter de l'écriture factuelle tout en pénétrant le sens des comportements. Pareillement, dans *Chronique japonaise* : « Saint Paul dit : 'Dieu se soucie-t-il des bœufs ?' Mais les Japonais vivent dans un monde uni où l'on se soucie même des moules... après les avoir mangées, il est vrai » (*CJ* : 251). Au sein d'une écriture soignée, l'usage de l'humour complète ainsi la représentation de l'expérience du voyage en démontrant une intelligence acquise des choses. Dans ce passage, c'est encore un raccourci humoristique qui saisit le cœur de la situation et sait rendre transparent l'écart entre une caractéristique modèle (le respect présumé des Japonais pour les animaux, donné comme un trait culturel) et une image observée dans le quotidien. L'effet de ces raccourcis opérés par le narrateur s'en trouve d'autant plus amplifié : non seulement, ils savent saisir la logique interne des situations, mais ils communiquent également la sympathie éprouvée pour un pays et ses habitants.

Par un procédé de résumé concis, les personnages, eux aussi, ressortent des lignes en brèves touches de pinceaux. Le narrateur reconstitue ces figures également à partir d'une position de recul, à travers les digressions humoristiques ou des comparaisons inattendues, qui s'avèrent plus pertinentes cependant qu'une quelconque description psychologique :

« Michael Herson, le chauffeur, était un homme dans la quarantaine, laconique, courtois, précis, distant, avec cette distinction de vieux bois flotté qu'on trouve souvent dans les pays de vent » ; « Steve : la cinquantaine trapue, des favoris foisonnants, la vivacité et le qui-vive de qui a roulé sa bosse ; une incisive qui manque à sa mâchoire supérieure lui donne l'air d'un lapin extrêmement averti » (*UM* : 26, 28). Le résultat, fondé souvent sur cette description visuelle et sur les comparaisons animalisantes ou chosifiantes, recèle en soi toute la psychologie du personnage et donne au portrait la précision teintée d'une caricature, faisant ressortir le personnage dans son essence. Ailleurs, les Turcs sont brièvement présentés comme « une civilisation du melon, du turban, de la fleur en papier d'argent, de la barbe, du gourdin, du respect filial, de l'aubépine, de l'échalote et du pet, [...] » (*UM* : 63). Une touche comique vient ainsi se mêler au texte à la fois pour l'alléger et pour reconstituer l'image complexe d'une société à travers l'énumération disparate et jusque caricaturale des détails.

## 2.2. Entre le grand et le petit

Le goût du contrepoint, manifesté aussi dans le portrait qu'on vient de voir, arrive chez Bouvier à relier la grandeur, la magnificence de l'image qui se déploie sous ses yeux à un détail pragmatique qui vient, à coups brefs, rendre prosaïque et compléter sa perspective. Souvent, le portrait d'un paysage est tissé dans son intégralité : l'écrivain combine plusieurs angles de vues et tisse les rapports entre les choses « petites » et « grandes » : « [...] c'est une bourgade engageante, ocre avec des touches de bleu et une mosquée dont la coupole turquoise navigue légèrement sur les brouillards d'avril (prendre tout de même garde à la ligne à haute tension qui traverse le balcon de la tchâikhane comme une innocente corde à lessive) » (*UM* : 193). Le regard général est ainsi complété comme au passage par les données à première vue insignifiantes, indiquées dans la parenthèse et rapprochées de plus du lecteur par une comparaison comique. La description est volontairement ramenée « à terre » pour échapper au danger d'une envolée trop lyrique des portraits.

Si le comique peut laisser la place aux comparaisons plus poétiques, une tonalité d'harmonie empêche toujours un éventuel choc sémantique entre la vue d'ensemble et une situation concrète ou une comparaison qui, au contraire, complète métaphoriquement le portrait global d'une ambiance : « Du chemin qui borde la falaise, on voit la mer étinceler : jusqu'à une centaine de mètres de la côte elle est couverte d'une mince couche de glace qui se soulève sous la houle comme la poitrine d'un dormeur » (*JA* : 21-22). Presque tout portrait d'un paysage (au sens large du mot, personnages et situations inclus) est ainsi porté par un mouvement de raccourcis qui forment son ossature, l'embrassent, le résument dans sa totalité.

Même la « voie vers le moins », empruntée par Bouvier pour accéder à une présence plénière au monde, est illustrée dans les textes à partir d'une position de légèreté et de distance vis-à-vis de tout mysticisme creux. L'écrivain poursuit en effet la leçon du voyage : l'écriture doit pouvoir se bâtir sur un fondement primordial, celui d'une disparition de soi qui seule permet une attention intense au dehors et qui est préliminaire à un portrait fidèle du monde, comme il le rappelle encore dans « Routes et déroutes. Réflexions sur l'espace et l'écriture » :

L'écriture, lorsqu'elle m'approche du « vrai texte » auquel elle devrait accéder, ressemble intimement au voyage parce que, comme lui, elle est une disparition. Certes pas affirmation de la personne mais sa dilution consentie au profit d'une totalité qu'il faut sinon exprimer (on ne peut pas), au moins rejoindre. Toute opération menée à son terme implique un effacement quasi sacrificiel de l'opérateur (Bouvier, 1989 : 186).

Les formules de Bouvier ont la qualité de rester légères, sans aucun besoin de prêcher culture ou discipline pour infliger sa vision des choses. Rappelons cette position d' « apprenti » que souligne le titre même de *L'Usage du monde*. Plus que de retranscrire son propre mode d'emploi du monde, l'écrivain reproduit l'expérience intérieure du voyageur qui s'est fait « user » par le monde, dans une attitude de soumission et de curiosité. Une capacité élargie d'accueillir le monde en soi est la conséquence de ce principe qui se reflétera dans l'écriture<sup>1</sup>. Cette attitude d'accueil et de subordination au monde est visible évidemment dans les passages décrivant une fusion entière du voyageur avec le lieu, comme c'est le cas au début du *Poisson-Scorpion*. Le récit s'ouvre sur une image de concorde, exprimée à travers une structure syllephtique : « Le soleil et moi étions levés depuis longtemps quand je me souvins que c'était le jour de mon anniversaire et du melon acheté dans le dernier bazar traversé la veille au soir » (*PS* : 11). L'accent mis sur la symétrie entre les actes du voyageur et du soleil crée ainsi une ambiance de concorde recherchée, avec toujours cette légèreté liant le grand au petit, le décor au détail. Et dans ces passages décrivant l'immersion totale dans le monde, l'humour réapparaît pour souligner l'humilité, la distance prise avec soi-même, comme au moment de l'achèvement d'une longue ascension du volcan Halla-san sur l'île coréenne Jeju : « Il fallait vraiment monter jusqu'ici pour sentir la solitude, l'indiscible splendeur, l'insularité de ce volcan posé dans la mer de Chine comme un caillou du Petit Poucet. Et peigner longtemps cette même mer bleue et bronze, avant d'y trouver deux mortels aussi heureux que nous. J'étais rendu, aux deux sens du terme : fourbu et arrivé là où je voulais être. Ma femme s'est mise à rire : - Tu as l'air d'un sherpa agonisant. Elle a pris une photo et j'ai l'air d'un sherpa à l'agonie » (*JA* : 150).

### 2.3. L'humour pour conjurer le malheur

L'humour sert de pont pour rapprocher l'ordinaire de l'extraordinaire, comme il peut jouer le rôle d'un « canal exutoire » pour délester l'image de la charge des situations douloureuses ou critiques. Ainsi pour Bouvier, à Hokkaido, le dépouillement auquel invite le paysage nippon est accepté comme une phase à respecter et à accomplir sans que le narrateur ne cache aucunement les moments d'échec :

---

<sup>1</sup> Jean-Yves Pouilloux cite à ce propos un extrait des *Essais* de Montaigne, « Des boyteux » (III, XI), qui semble avoir motivé le choix du titre de *L'Usage du monde* par Bouvier : « ...le vin n'en est pas plus plaisant à celui qui en sait les facultés premières. Au contraire : le corps et l'âme interrompent et altèrent le droit qu'ils ont de l'usage du monde, y meslant l'opinion de science. Le déterminer et le savoir, comme le donner, appartient à la regence et à la maîtrise ; à l'infériorité, subjection et apprentissage appartient le jouir, l'accepter » (Pouilloux, 2002 : 103).

J'allume une lampe de poche et relis pour me réconforter quelques pages de *Jacques le Fataliste*, mais on ne cesse de s'y divertir en bonne compagnie et d'y boire de l'anjou à pichets renversés. Je m'allonge dans le noir en me persuadant, pour endiguer la déroute, que mes deux voisins sont des Bouddhas, et moi aussi ; les derniers *sutra* l'affirment (CJ : 242).

La distanciation adoptée dans ce moment de détresse est le signe d'une autodéfense, sans que ni le voyageur, ni le narrateur à son tour, ne s'enferment dans une position absolutiste, qui serait celle d'un refus catégorique ou d'une idolâtrie béate. S'il est vrai que les textes de Nicolas Bouvier laissent, à côté de l'écriture du bonheur, également de la place à l'évocation des moments de malheur, la description d'épreuves psychiques ou physiques qu'apporte l'état nomade fait preuve d'un cousinage réussi entre les larmes et le rire. L'unique réponse donnée à la dérision souvent insupportable de l'île de Ceylan, l'humour acerbe, constitue un refuge efficace dans la confrontation difficile à l'opacité du lieu dans *Le Poisson-Scorpion*. Les pratiques noires, détournées des bonzes, poseurs des bombes dans les bus, débouchent sur des situations certainement sordides, mais révélées dans un ton satirique qui amplifie à dessein l'impression de se trouver sur la scène d'un théâtre tragicomique :

[...] il faut voir alors les valises aux tons d'ice-cream et les parapluies à bec semés à la ronde, parfois même accrochés aux palmiers, les grands peignes à chignon soufflés bien loin des têtes qui n'en auront plus l'usage, et les blessés en sarong carmin, violet, cinabre, merveilleuses couleurs pour descente de Croix [...]. Au milieu de la chaussée, une paire de lunettes rondes à monture de fer est cabrée les branches en l'air, l'air mécontent, grand insecte irascible et fragile à la recherche d'un nez envolé le Diable sait où (PS : 65).

En guise d'un rituel protecteur, d'un antidote efficace, le voyageur installe dans sa chambre à côté d'une statuette de Bouddha une photo du Christ, trouvée dans un magazine indien, « tout noir de sang, de doutes et de soucis » : acte retranscrit toujours avec le recul humoristique comme moyen d'opposition au lieu, de défense, même si provisoire : « Un peu de tragique catholico-lusitanien n'est pas de trop : j'ai besoin de protections et ce petit Bouddha roublard ne peut pas se charger de toutes les besognes » (Ibid. : 39).

Le même procédé de dédramatisation volontaire par l'humour qui, à force d'alléger la situation, rend compte plus intensément de son caractère tragique, trouve sa place aussi dans *Chronique japonaise*. Le témoignage de Yuji, qui a perdu sa mère et son frère dans les conséquences du bombardement de Hiroshima, en fournit l'occasion. Le discours direct de Yuji est momentanément interrompu au cœur des phrases par les indications de Bouvier, mises entre les tirets : « Vous avais-je dit – léger rire de crécelle – que nous avons déjà perdu notre père à ce moment-là ? » (CJ : 113). Si cette précision sur le rire inattendu et sans doute pas feint de Yuji ne relève pas de la propre logique de dédramatisation de Bouvier, mais du personnage lui-même, elle démontre en raccourci une attitude propre à la culture japonaise de ne pas imposer à son interlocuteur son sentiment de tristesse.

### 3. Conclusion

Même si employé dans plusieurs contextes et dans des degrés et des formes variés, l'humour a pour seule source l'attitude propre à l'auteur, à savoir celle de ne jamais se prendre au sérieux sur la route, comme dans son écriture. Le monde qu'il aura côtoyé n'est ainsi jamais reflété à partir d'une tonalité austère, dans une écriture figée, qu'elle soit celle du sublime, du bonheur ou de la souffrance : le goût de précision et l'érudition s'y mélangent avec l'ironie de soi. Adrien Pasquali définit l'écriture de N. Bouvier comme celle d'une « simplicité reconquise » (Pasquali, 1996 : 87). Son écriture mesurée arrive en effet à trouver le compromis entre un vocabulaire très riche d'un homme lettré, désireux d'exploiter les possibilités du langage, et un style économique et précis, échappant à la sophistication. La méfiance envers une écriture trop artificielle, trop littéraire et le goût pour la spontanéité de l'expression fait avouer à N. Bouvier lui-même sa crainte d'un style « surécrit », d'une description trop lourde, s'écartant de la réalité perçue<sup>2</sup>. Ainsi, pour pallier le risque permanent de « surécrire » le réel, l'humour vient alléger les difficultés attachées aux choix de mots pour s'inscrire de manière récurrente dans les textes. La mise à distance humoristique par rapport à une situation ou un personnage ne nuira pas à la réalité retransmise, mais servira au contraire d'une sorte de catalyseur, apte à exprimer le centre significatif des scènes.

**Résumé. Role humoru v cestopisech Nicolase Bouviera.** Článek se zabývá funkcí humoru v cestopisech švýcarského spisovatele Nicolase Bouviera z několika úhlů pohledu: humor jako prostředek lakonického vyjádření jádra situací či výstižného popisu postav a zdařilých spojení celých scénérií s jedním z jejich detailů, zprostředkování pocitu splynutí se světem při oproštění se od všeho nepotřebného, a v neposlední řadě i jako prostředek sebeobrany v popisech neštěstí či neúspěchu. Tento všudypřítomný prvek umožňuje autorovi vyhnout se prázdnému moralismu při popisu lekcí z cest a udržovat při tom neustálý odstup od sebe sama.

---

<sup>2</sup> Il commente ainsi le style du Poisson-Scorpion : « J'aimerais arriver à une écriture plus désinvolte. J'y parviendrai sans doute, mais il ne faudrait pas que la précision se perde en route » (Lichtenstein-Fall, 1992: 168).

**Bibliographie**

- ALBERT, Christiane, LAPORTE, Nadine, POUILLOUX, Jean-Yves (éds.) (2002), *Autour de Nicolas Bouvier : résonances*, Genève : Zoé.
- BOUVIER, Nicolas (1987), "Les livres de Nicolas Bouvier", *Le Temps stratégique*, Genève, printemps 1987, 112-118.
- (1989), « Routes et déroutés. Réflexions sur l'espace et l'écriture », *Revue des sciences humaines*, Université de Lille III, n. 214.
- (1992), « La clé des champs » suivi de « Petite morale portative », *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles : Éditions Complexe, 41-56.
- BRIDEL, Yves (éd.)(1994), *La Suisse ouverte : Nicolas Bouvier*, Introduction par Y. Bridel, Wien : Association des études francophones d'Europe centre-orientale.
- LICHTENSTEIN-FALL, Irène (1992), *Routes et déroutés. Entretiens avec Nicolas Bouvier*, Genève : Metropolis.
- PASQUALI, Adrien (1996), *Nicolas Bouvier – un galet dans le torrent du monde*, Genève : Zoé.
- SEGALEN, Victor (1995), *Voyages au pays du réel. Œuvres littéraires*, Édition présentée et annotée par Michel Le Bris, Bruxelles : Éditions Complexe.

**Bibliographie primaire**

- BOUVIER, Nicolas (1989), *Chronique japonaise*, Paris : Payot.
- (1990), *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris : Payot.
- (1991), *Le Poisson-Scorpion*, Paris : Payot.
- (1992), *L'Usage du monde*, Paris : Payot.

**Kateřina Dvořáková**

Katedra románských jazyků  
Fakulta mezinárodních vztahů  
Vysoká škola ekonomická  
nám. W. Churchilla 4  
CZ–130 67 PRAHA 3 – ŽIŽKOV  
République tchèque